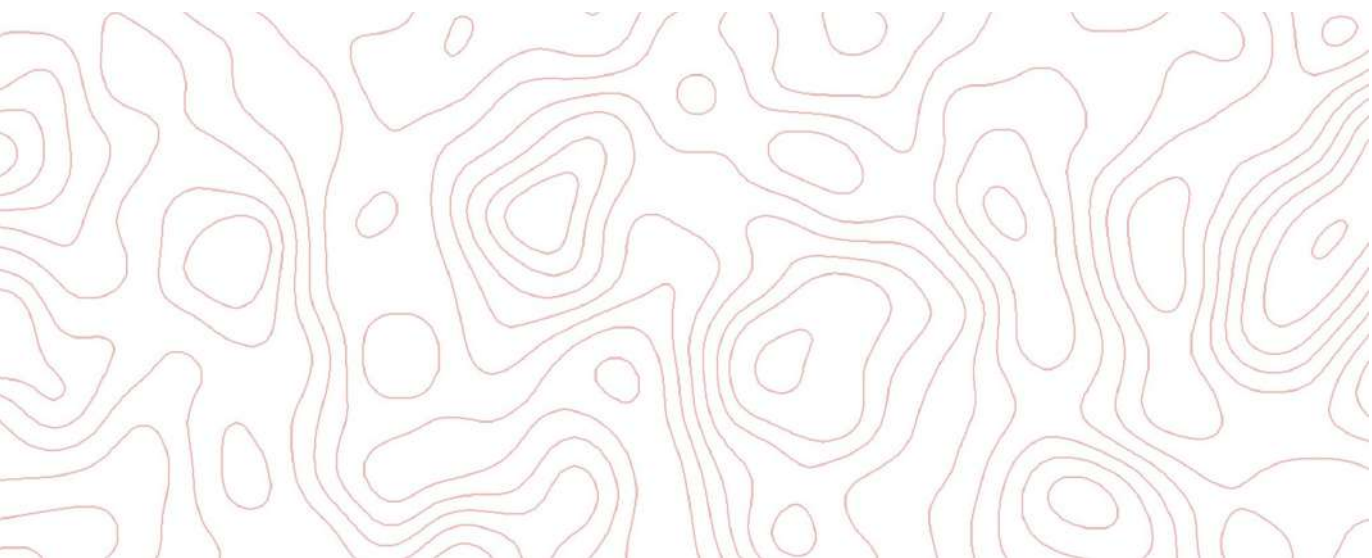


Les journaux servent de poubelle aux bonnes idées.



hiver 2024



l'éclo.

5. Dualité

REVUE LITTÉRAIRE



© Maude Bélanger, 2024

Membres

Rédaction

Xavier Beaupré
Clémentine Chabert
Rose Fortin
Gabriel Mera
Pierre-Luc Ouimet
Arnaud Poirier
Léo Pomerleau
Rosalie Poudrier
Élise Ross
Magaly Roy

Correction

Stéphanie Beauchemin
Stacy Breton

Graphisme et création artistique

Maude Bélanger
Kathy Côté
Noélie Couture
Ariane Vincent

Photographes

Charles Fortin
Hadrien Rheault
Maxence Rheault

Rédaction en chef

Lydia Chabot-Scrosati
Maxime Harvey

Direction artistique

Henri Bouffard

Depuis maintenant 50 ans, *l'éclo* est un journal fait pour ceux et celles qui croient au pouvoir des mots en leur offrant une plateforme pour encourager le dialogue en toute bienveillance. Il est axé sur l'ouverture pour permettre à tous et à toutes d'avoir son mot à dire sur l'actualité internationale et sur la vie au cégep. Il prône l'équité pour que chacun et chacune soit écouté·e peu importe ses différences. Il recherche la variété pour rejoindre tous ses lecteurs et lectrices en leur fournissant un contenu enrichissant et diversifié. Il priorise l'intégrité pour que les renseignements partagés proviennent toujours de sources fiables. Il prêche l'audace pour explorer des avenues inconnues et des angles nouveaux. Il encourage la communication afin d'interagir avec ses lecteurs et lectrices pour faire entendre leur voix.

Son but premier est de fournir de l'information de qualité à la population étudiante en s'engageant à rejeter les articles à sensation et les stéréotypes dans l'optique qu'être bien informé·e est le prérequis pour avoir une opinion authentique et sensée.

Exprimez-vous. Dialoguez.
Ayez votre mot à dire.

Écrivez-nous au journallecllosion@gmail.com.



journalleclo.com



[journallecllosion](https://www.instagram.com/journallecllosion)



[journaletudiantlecllosion](https://www.facebook.com/journaletudiantlecllosion)

La production, l'impression et la diffusion de ce journal sont possibles grâce à l'Association étudiante du Cégep de Sainte-Foy.



Table des matières

<i>Dualité hivernal</i> par Léo Pomerleau	2
<i>Un sospiro de Liszt</i> par Lydia Chabot-Scrosati	6
<i>Énouement</i> par Clavier Jolichamp	10
<i>Buvons au temps</i> par Clémentine Chabert	12
<i>Je lève mon verre, dit le temps</i> par Clémentine Chabert	14
<i>Villain charmeur le temps, dit le destin</i> par Clémentine Chabert	16
<i>Pas encore pour moi merci, dit la fatalité</i> par Clémentine Chabert	17
<i>Passé</i> par Rose Fortin	18
<i>Futur</i> par Rose Fortin	19
<i>Danse instable sur la première Danse hongroise de Brahms</i> par Lydia Chabot-Scrosati	20
<i>Le sabreur et le polisseur</i> par Arnaud Poirier	24
<i>Opposition</i> par Rose Fortin	27
<i>Et si...</i> par Aki	30
<i>Récit d'une poétesse d'avant-garde</i> par Maxime Harvey	33
<i>Tourbière</i> par Gabriel Mera	35
<i>Crête</i> par Gabriel Mera	38
<i>Québec snitch, Montréal snake</i> par Magaly Roy	40
<i>pourtant je préfère le froid</i> par Magaly Roy	41
<i>Touriste à domicile</i> par Rosalie Poudrier	44
<i>Les papillons dans mon ventre ont des petits couteaux</i> par Léo Pomerleau	46
<i>Parlons vraiment environnement</i> par Élise Ross	48
<i>'Poèmes sans nom'</i> par Pierre-Luc Ouimet	52

La cinquième édition de la revue littéraire de l'éclo paraît avec le thème de dualité. Après tout, sa réalisation requiert une harmonisation du fond et de la forme, du travail d'écriture et de celui de ses artistes graphistes. La dualité signifie une comparaison, une opposition ou une composition de deux éléments. Pour les Égyptiens de l'Antiquité, l'équilibre du monde est chaque jour menacé. Le dieu Osiris, personnifiant l'ordre, combat souvent son frère Seth, le chaos. Chaque nuit, un serpent de celui-ci tente d'engloutir le soleil pour que, jamais plus, l'astre ne se lève. Au-delà de son importance pour les Égyptiens, la dualité est à l'origine des plus grands débats de la philosophie, de l'art et de la littérature : l'esprit immatériel et le corps matériel, la nature ou la culture et le bien contre le mal. La revue littéraire cherche à entretenir ces conversations.

C'est avec sincérité que nous remercions ceux et celles qui ont collaboré au journal à toutes les étapes et que nous vous souhaitons une lecture favorable à la réflexion.

Lydia Chabot-Scrosati
Maxime Harvey

La rédaction



Dualité hivernale

Par Léo Pomerleau

Temps des frettes

Temps des fêtes

Plus comme temps des frettes

Frette de bouts de doigts gelés

Frette de conversations avec les parent·e·s éloigné·e·s

Magie, bougies, boogie-woogie

Chorale et pastoral

Congé et bonté

On a plein de choses à fêter

Famille, ou famille choisie

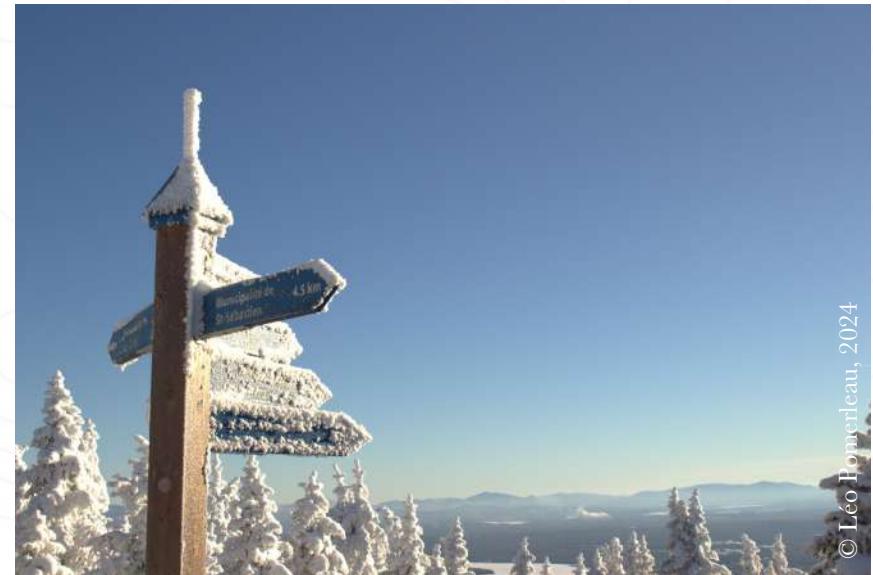
Bonne bouffe, ou bouffe en spécial (nowel en inflation)

Traditions ou traditions en devenir

Falalala lala lalaa



© Léo Pomerleau, 2024



© Léo Pomerleau, 2024

Liste de cadeaux obligatoires

Liste de personnes déportées

Bas de nowel jubilatoires

Kids qui ont rien à manger

Société de consommation

Société de désinformations

Société de détonation

Peuple élevé sur

«La guerre, la guerre, c'est pas une raison pour se faire mal¹!»

Oui, mais quand la guerre nous fait pas mal

On s'en fout que ce soit des enfants qui meurent

Sentiments mitigés

Plaisirs capitalisés

Gaspillage normalisé

Proches malengueulé·e·s

Mais pour des raisons compliquées

S'pareil le meilleur temps de l'année

¹ Ti-Guy La Lune. La guerre des tuques, 1984, réalisé par André Melançon.



2024, année de poésie désinvolte

Je suis rempli de nostalgie amère
Contemplation d'anciennes chimères
Jamais réellement concrétisées
Mais toujours en arrière-pensée

5
4
3
2
1
BONNE ANNÉE !

Les bonnes années s'envolent
Pu le temps d'être frivole
dête frivole
dettes frivoles

BONNE ANNÉE !

Hurray !

Amitiés !

S'amuser !

anxiété

pleurer

Contradictaires contradictions
Irréalisables résolutions
Mais c'est comme ça chaque année, de toute façon
Alors célébrons

Bonne année gros nez !
Bon jour de l'an grandes dents !

2024, année de poésie désinvolte



Un sospiro de Liszt

Par Lydia Chabot-Scrosati

Harmonieux bruissement aux doux murmures du vent
Parmi les feuilles d'un peu agité, chantant

Balades, quidane au tempo des pensées
Toujours au glas sonnante des gouttes de rosée

Glissent et s'égrènent les perles répétées
Doutes aux pas hésitants et repoussés

Soupir s'étirant, élégant d'un air allant
Soupir blanc à la rivière s'épanchant

Vive, écumant mes soupirs adolescents
Reflets d'éclatant, brillant en gerbes d'argent

Demain incertain, au chemin d'épines bordées
Des roses éphémères, s'écartent des allées

Paisible et droite d'une règle tracée
Au détour : main tremblante, passion envolée

L'onde dans sa chute, rigole s'ébattant
Quidane d'une rive à l'autre bondissant

D'un pied à l'autre vers les arbres s'élançant
Hautes branches, ramure de rêves au ciel cyan

À l'astre luminescent, éclairant l'orée
Clairière dont s'éloignent les geais empresseés



Roitelet à couronne ou couleurs d'été
Parmi les feuilles, alanguissement
feutré

Au calme apparent, l'esprit n'empêche
s'éprend
Toujours de l'aube mordorée au glas
sonnant

Des gouttes de rosée à ces joues
vermeilles
Oh Muses délivrées, des arts chantent
l'éveil

Iris profond, des facettes aux mille
vers
Scintillants échos, réponds d'un
monde en jachère

Oh, désespoir! Ô renaissance de
Brumaire!
Ô liberté! À chaque vie éphémère

Linceuls d'idées portées aux rayons
du soleil
Rouge. Dansant aux ombres
d'anciens modèles

Espérances vaincues, enterrées les
merveilles
Qui retombent, vites mûrit au lourd
sommeil

Interrogations rythmées, maintes
chimères
S'agitent les notes, les feuilles aux
traits d'Homère

Furieuse à sa mort la jeunesse amère
Nombreuses épreuves qui agitent la
mer

Au rivage, le glas sonnait d'un
ménestrel
Au matin, adoucit les tourments
éternels

Source : Parmentier, G. « Un sospiro – étude de concert ». Opéra de Paris – comédie française. Consulté le 26 novembre 2023.
<http://www.partition-piano.org/musique/liszt.pdf>.



Énouement

Par Clavier Jolichamp

Un après-midi ensoleillé de janvier, je scrollais sur Instagram et je suis tombé sur une vidéo, ou peut-être est-ce la vidéo qui m'est tombée dessus, je ne sais pas. Peu importe, cette vidéo parlait d'énouement. L'énouement, c'est « le sentiment doux-amer de réaliser qu'une certaine période de votre vie, voire une relation entière, touche à sa fin. » (Anima Mundi, 2024). Je crois que ce sentiment a été l'un des plus présents et des plus fréquents dans ma vie. J'ai beaucoup de souvenirs où je me vois réaliser que quelque chose se termine et je cherche quoi faire de mon corps, de la vie. Comme si la porte qui se referme aspirait une partie de mon âme, tout juste avant d'émettre le claquement familier. C'est comme si chaque « au revoir » faisait monter en moi l'ennui, la tristesse, la joie, la nostalgie, la fatigue et le bouleversement, à la manière d'une fièvre. Comme si j'étais métamorphosé en une âme errante, profonde d'émotions ne sachant pas dans quelle direction marcher. À la croisée des chemins, dans le néant, à la recherche d'un signe ou d'une forme quelconque qui pourrait m'extraire de ces sables mouvants qui m'enfoncent dans le sol et me paralysent.



Buvons au temps

Par Clémentine Chabert

Le temps d'aujourd'hui, ça s'avale de travers.
Enfant, on est mordu par ses petits souliers,
Saucissonné par les lacets.
Alors, on apprend à marcher. On se le fait bien dire, de ne pas
tomber, avec nos rotules cassantes.
Les mots des parents se glissent,
dans chaque parcelle d'air qu'on respire.
Ils coupent... le souffle; dévorent l'air de leurs lettres blanches.
Ces lettres, on s'y venge.
On ouvre des livres et on mange les pages. Le goût d'encre qui
reste dans la gorge,
coule, s'écoule.
On garde les dents serrées, tout le monde le sait, on serre les
poings.
Tout le monde sait que les mots ont l'avantage.
Ils volent
Ils font remonter la bile au goût amer d'encre et de frustration.

On nous apprend à les cuisiner, nos mots.
Puis on va cuisiner les autres, on les chatouille avec les pages de
notre menu. Une poêle avec du beurre et de l'huile, ça te brûle les
ailes en papier.



Alors vient le temps.

Le temps est un mélomane.
Tout le monde le sait, les mots ont encore l'avantage.
Ils chantent.

Remplis de joie, les mots racontent le monde et le temps s'en
égosille avec délice.
Il s'épaissit, s'engraisse.
On s'en étouffe.
On le recrache.
Le temps d'aujourd'hui ça s'avale de travers.
Et quand le temps termine son repas,
Il nous laisse un peu de lui pour nous endormir ; et fait mander le
dessert.

Le temps est peut-être mélomane, mais tout le monde sait qu'il
est surtout gourmand.



Je lève mon verre, dit-le temps

Par Clémentine Chabert

Je suis aussi épais que de la mélasse, du goudron.

On ne peut m'échapper.

Vous naissez mouillé par vos mères, pointant le bout de votre nez
vers l'air froid.

Vous poussez ce cri qui n'a pas de temps, j'arrive, ce cri qui
s'éternise.

Ce cri qui ne m'a pas encore.

Quand cela cesse, le temps a pris son cours, vous a englué.

Tout n'est plus qu'une question de temps. Seul
persiste ce cri, ce son, cette voix, ce chant.

La seule chose de bonne que je vous donne est bien de chanter,
de parler, de raconter.

Seul le temps peut bien vouloir vous l'apprendre.

Vous vous débattez avec les mots,

Vous vous en emmitoufler .

Comme si je voulais vous donner l'avantage.

Ils viennent me raconter vos bons malheurs, vos mauvais
bonheurs.

Je suis aussi épais que de la mélasse, du goudron.

Et tout cela n'est qu'une question de temps, de moi.

Je m'enivre de vos mots.

Vous ?

Vous vomissez du goudron et me redonnez tout ce
que je vous ai donné.

Il est vrai que je suis mélomane et gourmand, c'est pourquoi je ne
me lasse jamais de vous rencontrer.

Avant que vous ne me recrachiez, furieux, envieux; sachez que je
suis votre seul professeur.

De ce fait vous me ressemblez plus que je ressemble au temps.



Vilain charmeur le temps dit-le destin

Par Clémentine Chabert

Au comptoir, je vous vois engoudronés les nobles nés. Les charmés de jolies paroles faciles à gober sans les mâcher
Quel vilain charmeux vous faites Monsieur le temps.
La force des êtres n'est pas leur temps sur terre, mais leurs pouvoirs à accepter votre dance.
À accepter de boire en votre compagnie.
Je sirote mon cocktail au comptoir, quand comme à chaque fois, vous venez me voir. Une fois les êtres pris dans votre piège, vous patientez... Quelle ironie pour le temps, d'avoir trop de lui-même et trop d'égo pour se l'avouer.
La vérité Monsieur le temps c'est que vous vous détestez et que moi je vous aime.
Vous passerez la nuit dans mes draps de fils rouges, les emmêlerions et vous en briserez quelqu'un.
Vous vous donnez trop d'importance très cher.
Vous êtes mélomane, gourmand, bien sûr, mais vous êtes surtout alcoolique.
Toujours dans l'excès.
Monsieur le temps vous vous donnez trop d'importance.
Ce sont mes fils rouges qui guident le monde.
Vous, vous ne faites que suivre mes pas, dans l'attente d'une tendresse et pourtant je vous aime.

Pas encore pour moi, merci dit-la fatalité

Par Clémentine Chabert

Je suis le produit de deux maniomaniques.
Je ne suis pas en garde partagée.
Je suis au milieu comme un meuble encombrant.
Que je fasse bien
Que je fasse mal
Ce n'est pas assez.
Que je sois du bon bord ou de celui de l'étranger
Je ne le suis jamais assez.
Tout doit être.
Tout doit être à sa place.
Je ne sais pas où aller dans ce cas.
Ça pue l'alcool et le cigare.
il y a du sucre partout.
Je suis le produit de deux maniomaniques
Moins j'agis, plus je leur plais.
Les accompagnant dans leur bar suant.
Qu'importe le futur.
Sans place.
Ici ou ailleurs
Je serai entre leurs mains.



Passé

Par Rose Fortin

L'argent ternit lentement.
Le miroir est craquelé, embué,
Par toutes les autres réflexions d'elle-même emmagasinées.

Elle se perd dans le dédale de tout ce qu'elle a été,
Sans jamais s'y retrouver.
Elle se cherche dans les méandres du passés,
Va-t-elle se retrouver?

Futur

Par Rose Fortin

Fenêtre ouverte, fenêtre fermée,
Ce sont les fenêtres fermées qui font rêver.
Impossibles, scellées,

Et pourtant le champ toujours visible de l'autre côté
Fenêtre brisée,
Options cassées,
Deuil d'opportunités.

Danse instable sur la première Danse hongroise de Brahms

Par Lydia Chabot-Scrosati

Je me levais, marchais à l'aurore dorée
Là où brillait le fol éclat de mes vingt ans

Qui agitait, mêlait mes cheveux aux grands vents
Alors cachait mon visage, mes joues rosées

Et j'avais par un chemin tracé, brimé
De nombreux hauts arbres plantés en façade

Et j'avais vers les grandes colonnades
Toutes ouvertes de mes rêves enfermés

Quand s'éleva soudain cette bourrasque
Qui entraînait mon avenir en cascade

De feuilles vers la chaussée par ma bravade
Sous la cire mortuaire de mon masque
Me quitta et j'étais ainsi aveuglé
Dans ma course vers le porche pour m'abriter

Oh! Toutes vaines espérances épuisées
À quel port ma barque pourra-t-elle accoster
Quand l'accalmie prendra ma main moite de peur
Pour saisir, arrimer et fixer les cordes

De ma barque dansant la miséricorde
Car je pris maintes décisions et chassais malheur





Je me levais, courais au matin révélé
Là où brillait l'ardeur de mon cœur
s'élançant



Qui agitait, déliait mes membres
allants
Alors cachait mes doutes déjà éclairé



Par un phare aux mille reflets
scintillants
Me guidant dans l'allée bien loin de
ma torpeur



Je sautillais à cette nouvelle candeur
De mon esprit à son vif bonheur
s'épanchant



Aux sources intarissables qu'il vit et
aborde
Insatiable de sa vive liberté
Brillant en son sein et contre l'onde
bleutée
Pour que tout entier, enfin je m'accorde



Source : « Cinq danses hongroises de Brahms, Johannes ». Free scores. [Free-scores.com]_brahms-johannes-danses-hongroises-5-80063 (1).pdf



Le sabreur et le polisseur

Par Arnaud Poirier

Un jeune sabreur de campagne, après moult duels, remarqua que son épée s'émoissait. Il visita donc un polisseur de sabre en ville, connu pour sa formidable technique. Quand le sabreur arriva à la demeure du polisseur, il demanda simplement une pierre à aiguiser.

- Simplement une pierre? Ne voulez-vous pas que je polisse votre arme moi-même? questionna le polisseur.

- Non, je n'en ai pas besoin. Je peux le faire moi-même. Il n'y a rien de compliqué à frotter une pierre et un sabre ensemble.

Et aussitôt, le sabreur s'assit et commença à aiguiser sa lame. Après quelques minutes à frotter le sabre contre la pierre, il constata le fruit de son travail et, satisfait, montra la lame au polisseur.

- Vois-tu, vieil homme? lança le jeune homme d'un sourire narquois. Je n'ai pas besoin de vous ni de votre technique, car, de mes propres mains, mon sabre est plus tranchant que jamais.

- Ah bon? Si c'est le cas, et que vous avez déjà maîtrisé mon art, pourquoi n'irions-nous pas en forêt tester votre arme sur une pousse de bambou? dit le vieil homme d'un ton serein, comme s'il était sûr de lui.

Alors les deux se dirigèrent dans la forêt proche de la ville et, quand ils trouvèrent un bambou, le jeune se mit en position, prêt à frapper. Le sabreur prit une grande inspiration et dans la même seconde, il pourfendit. Cependant, quand il jeta un coup d'œil au bambou, il était toujours là en un seul morceau. Stupéfait, il

regarda le polisseur d'un air accusateur et dit:

- Qu'avez-vous fait de mon sabre?

- Qu'est-ce que moi j'ai fait? répondit le vieil homme. C'est vous qui avez aiguisé ce sabre. La seule chose que j'ai faite, c'est laisser aller votre sottise.

- Qu'avez-vous dit?

Le guerrier brandit son épée, dans une position de combat.

- Ce que je trouve curieux, c'est que vous vous prétendez sabreur et pourtant, de mes simples mots, j'arrive à vous soumettre. Voyez comment de ma simple parole, vous voilà dans une rage meurtrière!

Le jeune homme baissa son sabre, réalisant que le vieil homme avait raison.

- Savez-vous pourquoi je vous ai laissé ma pierre à aiguiser, au lieu de vous expédier de ma boutique pour votre insolence? questionna le polisseur, tout calme, comme s'il n'avait pas été menacé au sabre il y a quelques instants.

- Pourquoi donc? dit le sabreur.

- Si je vous avais renvoyé de ma boutique, vous seriez resté ce petit homme insolent ne respectant pas l'art des autres, croyant pouvoir tout faire lui-même. Cependant, ce qui vient de se passer prouve ceci: il y a certaines choses que nous ne pouvons faire seul, et vous n'êtes certainement pas le meilleur en tout. Si vous n'étiez pas aussi égoïste, vous auriez accepté mon aide, et votre sabre aurait tranché ce bambou. Accepter l'aide des autres quand il le faut, car nous coexistons tous ensemble. Je n'aurais pas pu être polisseur de sabre s'il n'y avait pas de sabreur comme vous, et il n'y aurait pas de sabreur comme vous sans polisseur de sabre comme



moi, alors autant s'entraider.

Le jeune homme contempla ce que le vieil homme venait de lui dire.

- Alors, désirez-vous que j'aiguisse votre sabre?



© Hadrien Rheault, 2024

Oppositions

Par Rose Fortin

J'ai toujours trouvé que les opposés sont étrangement ressemblants.

Ils sont pris dans un flirt infini, une valse éternelle.

Une attirance magnétique, mais des mêmes pôles, qui les gardent à une distance suffisante pour éviter l'implosion conceptuelle.

Car qui comprend mieux le jour que la nuit?

Les absolus ne sont-ils pas faits les uns pour les autres, créant une moyenne transcendante, un gris cosmique?

Qu'est-ce que la dualité si ce n'est pas un amour impossible, une danse.

Du début naît la fin, de la fin naît le début.

Cercle vicieux, cercle vertueux.

Qui comprend mieux la lumière que l'obscurité?

C'est simple, elle est dépourvue de tout ce que l'autre possède.

Match parfait, âmes sœurs, elles gravitent l'une autour de l'autre, sans jamais se frapper.

C'est de leur nature intrinsèquement similaire que vient leur division fondamentale.

Leur ultime composition s'oppose à l'union.

Et c'est ainsi que la valse continue, jour comme nuit.



Spectre

Par Maude Bélanger

Et si...

Par Aki

J'ai toujours eu cette présence en moi.

Un peu comme une conscience...

Mais ce n'est pas ma conscience.

Elle ne me guide pas et elle ne m'a jamais guidée.

Elle est comme une autre personne qui me chuchote le contraire de ce que je veux.

Je tente de l'ignorer depuis longtemps, mais cela est de plus en plus difficile.

Plus j'essaie de l'oublier, plus elle est présente.

Je ne la ressens pas toujours. Parfois, elle n'est pas là.

La première fois que je l'ai entendue, j'avais cinq ans. J'ai cru qu'il s'agissait d'une amie imaginaire que je m'étais créée...

Mais ce n'était pas le cas.

Ça n'a pas pris beaucoup de temps avant qu'elle ne commence à me rabaisser.

Lorsque j'ai atteint l'adolescence, mes parents ont cru que j'avais un problème psychologique.

Mais je sais que ce n'est pas le cas. Je sais que je ne suis pas folle. Cette présence est bien réelle et elle ne m'a jamais lâchée depuis qu'elle est apparue...

Mais depuis le début, j'arrive à garder le contrôle sur elle.

Je sais que je suis assez forte pour la garder enchaînée et enfermée au plus profond de moi.

Pourtant, même si j'arrive à l'ignorer, elle est de plus en plus présente.

J'ai l'impression qu'elle prend le dessus sur ma vraie conscience.

Pendant encore combien de temps vais-je être capable de garder le contrôle?

C'est comme si elle voulait que je dérape... Que je devienne folle...

Et je ne sais pas si je pourrai lui résister encore longtemps.

Elle est de plus en plus puissante et j'ai de plus en plus de mal à me raisonner.

Ai-je vraiment déjà eu le contrôle depuis qu'elle est présente en moi?

Ai-je vraiment déjà été moi?

S'il reste quelque chose qu'elle ne contrôle pas encore, combien de temps me reste-t-il avant qu'elle ne me l'enlève?

Il est peut-être déjà trop tard.

Mes parents avaient peut-être raison, je suis peut-être devenue folle et je ne le sais pas encore.

Mais peu importe, il me reste assez de force pour la retenir encore un peu... Saufsi je n'ai jamais eu le contrôle.

Et si...

Et si cette chose avait déjà gagné le combat?





Récit d'une poétesse d'avant-garde

Par Maxime Harvey

« On dit que l'amour est aveugle parce qu'il voit et juge à sa propre manière. Mais n'est-ce pas l'amour - et seulement lui - qui puisse voir? »

- **Karin Boye**, *Crise*

Entre les très populaires *Nous* (1920), *Meilleur des mondes* (1932) et *1984* qu'Orwell écrit en 1949, se situe le roman *La Kallocaine* (1940) de Karin Boye. Des quatre, la dystopie de l'auteure suédoise est la moins connue. Pourtant, elle porte des idées aussi révolutionnaires que les autres livres qui l'entourent. Entre autres, Boye y introduit une drogue qui oblige celui qui la consomme à révéler ses secrets. Elle est inventée par Leo Kall, scientifique au service d'un État totalitaire. Or, une faille est ouverte dans la conscience du fervent citoyen par son collègue Rissen qui le confronte, à force d'allusions, à une société clandestine de résistants. Le livre approfondit le thème décidément dystopique du manque de confiance entre les citoyens, les collègues et, enfin, le noyau familial. *La Kallocaine* est aussi considérée comme la première œuvre féministe du genre grâce au personnage de Linda qui se libère et intègre un groupe de dissidents à l'insu de son mari.

La Kallocaine représente le plus grand accomplissement de son auteure dont le travail a commencé plusieurs années auparavant. En effet, elle rejoint le groupe socialiste et pacifiste Clarté en 1921 et, dès 1928, elle séjourne un mois en Union soviétique avec ses membres et Leif Björk auquel elle vient de se fiancer¹. Sa désillusion subséquente de la politique et de la vie soviétique teintera son œuvre. Elle visite également la Yougoslavie en 1930 et

décide de quitter Clarté. Avec Erik Masterton, elle fonde plutôt le magazine *Spektrum* qui sera son premier geste vers l'importation du modernisme en Suède, plus tard consolidé par la parution de *La Kallocaine*. La revue s'ancre dans le surréalisme français, l'imagisme et le freudisme littéraire. Boye s'initie à la psychanalyse à Berlin, ce qui lui permet de confronter positivement son homosexualité. Elle met fin à son mariage, s'installe en Allemagne et acquiert rapidement une maîtrise de la langue. Elle profite de la liberté sexuelle relative qu'offre la république de Weimar pour entamer une relation avec une juive-allemande, Margot Hanel, qui durera jusqu'à sa mort.

À son retour en Suède, elle écrit *Crise* (Kris), un récit semi-autobiographique par le personnage de Malin ². Il s'en détache de nombreuses oppositions telles les pions blancs et noirs d'une partie d'échecs, la religion et sa défaite à calmer Malin et la pensée rationnelle contre le chaos de la réalité. Seule la vision de Siv peut apaiser les anxiétés de Malin. Sa camarade de classe devient une boussole pour elle grâce à une écriture résolument queer, créative et étrange. Enfin, le livre traite aussi de l'enjeu d'une langue imparfaite comme une barrière à l'expression.

Le voyage en Allemagne de Boye est l'élément qui lui manque pour commencer le travail sur *La Kallocaine*. Elle assiste aux premières loges à la montée du nazisme en 1933. Cette expérience lui permet de rapprocher le communisme soviétique et le fascisme. Elle s'inspire de ses observations et publie sa dystopie en 1940. L'année suivante, la lente réalisation de ses prédictions la mène au suicide après une vie passée à se fasciner pour la mort. Magot Hanel se suicide quelque temps plus tard.

¹ Karin Boye, *Kallocain*, trad. David McDuff (Londres: Penguin Classics, 2019), vii.

² Karin Boye, *Crisis*, trad. Amanda Doxtater (Londres: Norvik Press, 2020), 9.

Tourbière

Par Gabriel Mera

À travers le marécage s'étirait un chemin invisible. En longs lacets, il formait un passage suivi par de rares hommes. Seuls deux habitants dont la hutte bordait la frontière septentrionale du secteur s'y aventuraient pour y pêcher. Les poissons qu'ils tiraient de l'endroit se nourrissaient d'une boue âcre décolorant leurs chairs diaphanes. Les quelques coquillages produisaient d'inhabituelles perles difformes: des gouttes brisées. Pourtant, chaque jour, le couple empruntait le sinueux tracé qui englobait son domaine, un domaine que personne d'autre n'eut voulu réclamer. Jamais de voyageurs n'avaient atteint leur contrée lorsqu'un matin, un soir, une femme se présenta à leur porte. Ils la trouvèrent après une journée froide et humide, écrasée d'une pluie battante. Sous sa cape, ils la laissèrent là et ne lui offrirent qu'un arbre mort comme toit. Décharné, il se balançait au vent jusqu'à ce que l'aurore pointe de nouveau. À ce moment, le couple sorti de sa mesure pour observer la femme qui attendait à l'entrée. Voûtée, elle tordit et noua ses longs cheveux d'argent. Ils tombaient, sans démarcation, sur la peau usée qu'elle portait serrée à la taille. Sans couture, le grossier vêtement descendait à ses genoux pour laisser paraître un second morceau d'aussi simple facture. Son visage était voilé de rides et son œil gauche était clos, comme s'il demeurerait vide. Peut-être était-il retenu dans ses poings fermés, crispés de froid.

Dans une langue ancienne, la voyageuse interpella ses hôtes. Crachant ses paroles d'une bouche édentée et avec force gestes, elle demanda le passage vers l'ouest. Si, au départ, le couple l'ignora, il lui accorda un regard lorsqu'elle déposa un morceau d'ambre au seuil de la maison. Suivant cet accord muet, la marcheuse suivit les deux ombres qui empruntèrent le chemin du marécage. Les rares plantes qui s'y trouvaient ne formaient que des touffes d'herbe jaunâtre dont les racines se noyaient dans l'eau. Quelques mousses bleutées rampaient au sol et laissaient suinter une rosée visqueuse. Lorsqu'un soleil malade indiqua l'après-midi, le couple annonça son retour à la hutte. Non loin, la lisière ouest de la tourbière semblait pourtant se dessiner. Ainsi, la quidane ne prit pas garde, car elle ne se doutait pas du chemin qu'il restait à parcourir. Sans



direction à prendre, elle se retrouva seule et rapidement hors de portée de voix. Bien qu'un mille ou deux la séparait de la plaine toute proche, la femme ne l'atteignit pas ce soir-là. Elle n'y arriva ne n'y suivant, ni le jour qui succéda. Évitant les flasques putrides, elle effectua un large cercle qui, au coucher du soleil, la ramena plusieurs heures à l'arrière. La première journée, le paysage lui apparut inchangé, de même, elle crut revenir sur le tracé emprunté auparavant avec ses guides. Lorsqu'au second jour, sa destination semblait s'être éloignée brusquement, elle s'aventura à travers l'onde. L'ancienne rivière qui courait en ce lieu avait perdu ses dernières teintes cyan pour des tons mornes de bruns et de gris. Des vers rampants paraissaient sortir de trous dans le sol et formaient des masses jaunâtres et informes. Le troisième jour, la voyageuse a dû se résoudre à tremper ses chaussures. Dès lors, elle devait extraire ses pieds à grande force et soulever son manteau alourdi par l'eau. Lorsque la nuit tomba, elle s'était écartée du chemin, si bien qu'aucune couche ne se présenta à elle.

Le lendemain, le couple partit relever ses filets alors que des orages grondaient au-dessus de leur tête. Tandis qu'ils s'affairaient à cette corvée, il leur parut voir un loin une forme engluée au sol. Vers l'ouest, la masse semblait vouloir s'arracher de l'eau qui la piégeait lentement. Sans sortir du chemin, les deux pêcheurs détournèrent le regard sans interrompre leur tâche.

Depuis l'aube, la voyageuse s'éteint effondrée au sol. Épuisé, son visage avait touché l'eau saumâtre alors que quelques éclaboussures s'élevaient. De ses mains, elle tenta de s'extraire râpant la terre meuble de ses doigts décharnés. C'est à ce moment qu'elle vit apparaître devant elle un homme mûr qui sembla lui tendre la main. Derrière lui, de petits enfants couraient en cercle, riant à en perdre le souffle. Le plus jeune s'avança et la femme put apercevoir à son cou une chaîne d'argent : la même que portait le soldat. En se rapprochant, ce dernier laissa tomber sa hache et son compact bouclier rond. Lorsqu'il avança, la femme s'agrippa fortement à son bras qui d'un coup se détacha du reste du corps. Le soldat sourit timidement alors qu'à son épaule, une plaie béante s'ouvrait. La femme tenta de se dégager, de fuir vivement. Bien qu'elle ne le put, le fantassin tourna le dos et disparut. Ainsi, la quidane s'acharna à creuser la glaise, s'enfonçant inexorablement dans le sol. Elle ne s'arrêta que lorsqu'elle vit apparaître un homme

différent. Son visage était plissé de larges rides dans lesquelles couraient ses cheveux. Ses yeux béants la fixèrent tandis que de ses lèvres s'échappait une douce plainte. De ses mains décharnées, le sacrifié tirait la corde qui enserrait toujours son cou. Sans réussir à se dégager, il coinçait d'autant plus les fibres contre son torse d'or. À travers le temps, l'éclat de cette parure comme des autres bijoux de poignets ne semblait pas s'obscurcir.

Quand la voyageuse fut de nouveau seule, elle ne se releva pas. Visage contre terre, elle s'endormit; puis sombra doucement à travers l'eau



© Maksim Shutov 2020, Unsplash



Crête

Par Gabriel Mera

En trois jours, l'Homme des glaces n'avait que peu dormi. Sa main droite l'élançait alors qu'il se réveilla en sursaut. Devant ses yeux brumeux se dressait un homme qui l'assaillit d'un couteau. Acculé à une hutte, le voyageur retint la lame de silex qui glissa entre son pouce et son index. Malgré une douleur lancinante, il se tint debout, ancrant ses pieds dans le sol meuble. De son bras valide, il projeta sa dague vers les côtes de son adversaire. Ne pouvant esquiver, ce dernier s'écria, puis s'effondra lourdement. Sans se retourner, le rescapé s'enfuit aussitôt vers le nord alors que des cris s'élevaient derrière lui. Bien qu'il n'aperçût aucun poursuivant, il continua sa course jusqu'à pénétrer une vaste forêt. À cet instant, il émergea de son rêve, se retrouvant près d'une rivière rapide. S'approchant de son cours, il remplit sa gourde et nettoya sa plaie. La lente cicatrisation formait une croûte épaisse, portée à l'infection. Un de ses pieds, tout juste guéri d'une engelure, arborait une vilaine excroissance. Ses mains, comme le reste de son corps, étaient constellées de minuscules tatouages circulaires. Prestement, il reprit sa route, longea le plan d'eau et se dirigea vers les montagnes.

Auparavant, l'homme vivait dans un village d'une vingtaine d'habitations de bois et de terre. Rondes, elles s'assemblaient près d'une onde à la vive crue printanière. De l'autre côté de l'eau, une ouverture dans la montagne formait un doux sourire. Y sortaient quelques ouvriers du cuivre, oscillant sous leur lourd fardeau. Extrait des galeries, le minerai était concassé, lavé, trié et réduit. Sans travailler directement à la mine, le voyageur s'y rendait régulièrement. Se remémorant ces endroits, il glissa contre une roche et atterrit quelques pieds plus bas.

Épaisse, la neige ralentissait le quidam. Humide sous ses chaussures fourrées d'herbes, elle atteignait le bas de ses jambières. Malgré ses deux manteaux attachés par des peaux de mouton et de chèvre, l'homme se pressait ardemment. Après midi, il posa une flèche à son arc et tira. Ramassant sa flèche égarée, le

chasseur se dissimula derrière un opaque bouquet d'arbres. Les troncs formaient un rideau gris par lequel paraissait son visage inquiet. De son sac à dos à l'ossature de bois, il préleva un repas de cerf élaphe, de bouquetin et d'épeautre. De son panier d'écorce de bouleau, il sortit le charbon nécessaire pour se réchauffer. Moins d'une heure plus tard, il récupéra les cendres, les enveloppa dans de jeunes feuilles d'érables et les remit sur son dos.

Un épervier s'envola au sommet d'un arbre. Des branches secouées se détacha une masse de neige qui tomba dans un bruit sourd. Non loin, un daim s'égaya et deux écureuils se prirent en chasse. Sans ralentir le pas, le voyageur tendit ses muscles et porta sa main à sa taille. Dans un étui végétal, sa dague pendait mollement alors que ses flèches et sa hache se trouvaient, hors d'atteinte, à son dos. Jetant un regard de biais à sa gauche, l'homme projeta son attention vers la vallée qu'il discernait à peine. À sa droite, un escarpement rocheux délimitait sa route. Sous les pâles rayons printaniers qui touchaient le sol, les pierres sombres miroitaient délicatement. Tandis que la forêt s'éclaircissait doucement, le chasseur se détendait. Devant lui, le paysage dénudait constituait un chemin en goulot. La crête s'élevait abruptement là où dévalait la neige et la glace. Une dernière fois, il se retourna pour scruter l'horizon que formaient les sommets alpins. Reprenant sa route, il trébucha. Transpercée, son omoplate gauche brûlait : incandescente. À genoux, Ötzi tira pour extraire la flèche. Sa main blessée glissait, pleine de sang qui tachait le sol. Lorsque la hampe céda, il s'assit pour chercher un bandage. Alors qu'il se tournait pour saisir son panier, il vit un homme, debout devant lui. Ce dernier projeta la tête de sa hache contre le voyageur.

Sources : « Histoire de l'extraction : protohistoire ». Archéologie des carrières. INRAP. Consulté le 22 janvier 2024. Protohistoire - -2200 / -52 - Frise chronologique histoire des carrières - Inrap.

« Villages et maisons ». Bienvenue au Néolithique. INRAP. Consulté le 22 janvier 2024. Le Néolithique au quotidien - Bienvenue au Néolithique ! - Villages et maisons - Inrap - Magazine.

Owens, James. « Cinq faits surprenants à propos d'Ötzi, l'Homme des glaces ». National Geographic. Consulté le 22 janvier 2024. 5 faits surprenants à propos d'Ötzi, l'Homme des glaces | National Geographic.

Pinkowski, Jennifer. « Trente ans après sa découverte, Ötzi l'homme des glaces continue de livrer ses secrets ». National Geographic. Consulté le 22 janvier 2024. Trente ans après sa découverte, Ötzi l'homme des glaces continue de livrer ses secrets | National Geographic.



Québec snitch, Montréal snake

Par Magaly Roy

veux-tu aller patiner à Place d'Youville ?
je te paye le café si ça peut te convaincre
je te promets tout un cinéma si ta vie est plate
je mettrai des mers dans tes grandes sécheresses
je peux même te raconter mes folies qui frôlent la sagesse
comme la fois où je me suis tenue à la jonction entre la jungle et le
désert

veux-tu aller moonwalker la terrasse Dufferin?
je mettrai du vin dans ton eau si c'est ce dont t'as besoin
mais avant que tu partes, laisse-moi te demander de rester, s'il te plaît

veux-tu aller visiter des apparts à Sainte-Foy?
je te le dis à Montréal c'est gris et les néons font mal aux yeux
qu'est-ce que tu diras? penses-y un peu
quand il fera laid dehors, quand le blizzard te foxtrottera les idées beiges
et au printemps quand t'iras pêcher dans les nids-de-poule
t'as pas peur de te sentir un peu seul? pourquoi t'es si pressé de fuir?

qu'est-ce que Québec t'a dit sur moi?

pourtant je préfère le froid

Par Magaly Roy

j'ai les combustibles-fusées en veines
embouteillés grands crus
ne me jette pas au feu
avant de connaître la poète qui m'habite

la flamme brûle encore à Lévis
et je la vois des Plaines c'est la braise au fond d'la canisse
botte-la donc comme la chance pour qu'elle s'embrase
le temps est doux pour un vingt-sept décembre
à vrai dire je préfère le froid

sois honnête
l'as-tu senti quand j'ai traversé Montmagny ?
quel frisson t'a beurré les bras ?
dis, t'as goûté le sucre à glacer ?
le four est prêt, qu'est-ce que t'attends ?





© Henri Bouffard, 2024



© Henri Bouffard, 2024



© Henri Bouffard, 2024



© Léo Pomerleau, 2024

Touriste à domicile

Par Rosalie Poudrier

Mes pieds entrent en territoire connu

Les rues me sont familières

Les maisons n'ont pas changé

Les gens me reconnaissent

Mais tout sent la poussière

Et exhale un arrière-goût de cendres

Les sourires me paraissent faux

Mon chez-moi n'est plus ce qu'il était

Je suis partie pour une petite éternité

Juste assez longtemps

Pour que tout se change de peau

Et se colore de nouvelles teintes

Je me sens touriste à domicile

Parce que tout est tel que dans mon souvenir

Mais mon regard s'est changé

Comme si l'Ailleurs m'avait modifiée

Les foules m'effraient

Car j'y vois trop de figures du passé

C'est en petite fille que j'aimerais me transformer

Pour ne plus voir que les bonnes choses

Il me vient des envies de dire

«Dans mon temps»

À l'instar de ma mère et de sa mère à elle

Peut-être que c'est ça, le cycle de la vie

Le passage des saisons va s'accélérer

Jusqu'à ce que ce soit à mon tour

De créer les souvenirs des générations futures

Afin qu'ils m'en effacent peu à peu



© Maxence Rheault, 2024



Les papillons dans mon ventre ont des petits couteaux

Par Léo Pomerleau

Nos rapports de type épistolaire
Me remplissent d'amertume dualitaire
Toujours mieux que rien du tout
Always pire que pas pantoute

J'ai mal d'un amour lointain

Ta présence est un long chemin
Sur lequel on navigue paisiblement
Vers un avenir incertain
Rempli de nids de poule

J'ai mal d'un amour cornélien

Ton absence est marquée de mon angoisse précaire
Ton retour, de mon assujettissement involontaire
Je pleure un fleuve d'incompréhension
Je me baigne dedans en t'attendant

J'ai mal d'un amour malsain

Tu me fais chaud dans le dos
Tu me donnes froid au cœur

Dans mon ventre, tu fais émerger des milliers de papillons
Mais les papillons ont plein de petits couteaux
J'ai mal d'un amour éteint
D'un amour assassin
D'un amour sans fin



© Rafael Cerqueira 2019, Unsplash



Parlons vraiment environnement

Par Élise Ross

«Le ciel est constellé d'oiseaux.»

– **Baptiste Morizot**, *Manières d'être vivant*

Je suis préoccupée par la cause environnementale. Je me doute que c'est le cas pour beaucoup d'entre vous aussi. Une partie de mes préoccupations est liée aux problèmes qu'engendre la crise, tous plus préoccupants les uns que les autres (pour en nommer quelques-uns : les changements climatiques, l'extinction de certaines espèces, etc.), mais je ne pense pas que ce soit le seul enjeu. C'est surtout que je ressens une grande impuissance. Je ne sais pas comment l'aborder dans mon discours, dans ma manière de vivre. Bon, vous me direz que ce n'est pas si compliqué, tout le monde le fait, mais mon angoisse n'est que plus grande du fait que l'action ne suit généralement pas le discours. Et ce fameux discours doit lui aussi être soumis à notre enquête.

J'aimerais le résumer en deux leitmotifs, parties intégrantes du message médiatique autour de l'enjeu :

- Qu'il faut «s'adapter» aux changements climatiques, réduire notre consommation.
- Qu'il faut «sauver la planète».

Pourquoi parle-t-on de «changements climatiques» ou encore de sauver la «planète»? Les mots qu'on utilise pour parler d'un enjeu ont une importance insoupçonnée. Il faut les remettre en jeu.

Présentation d'un nouveau point de vue

Une voie a récemment été ouverte pour moi dans le cadre de mon troisième cours de philosophie au cégep. Un philosophe en particulier a été marquant dans mon cheminement pour cette question. Il s'agit de Baptiste Morizot, dont je vous propose comme lecture son livre *Manières d'être vivant*. J'aimerais commencer par l'idée que nous ne vivons pas une crise climatique ni même écologique : nous vivons une crise de la sensibilité. Je m'explique.

Les concepts de «nature» et de «culture» sont opposés dans la tradition occidentale. Nous nous considérons émancipé.e.s de la nature, en dehors d'elle. Notre monde est séparé en deux : ce qui est humain (socio-politique) et ce qui appartient à l'humain (ressources premières). Il s'agit, selon Morizot, d'une grande partie du problème.

Ce n'est pas seulement la séparation des deux mondes qui est néfaste, mais le rapport qu'on entretient avec le monde qu'on considère hors de nous. Les animaux, les plantes et les roches sont rassemblés en une seule catégorie : la «nature». De fait, elle perd toute complexité, elle prend la forme d'un bloc, duquel on peut faire ce que l'on veut. Pour notre philosophe, c'est ce qui ferait en sorte que l'on se permet d'exploiter la «nature» de façon destructive.

Le problème devient plus évident si on l'exprime ainsi : «Conséquemment, cela implique qu'on considère les vivants essentiellement comme un décor, comme une réserve de ressources à disposition pour la production, comme un lieu de ressourcement ou comme support de projection et symbolique.». Voilà l'épicentre de la crise de la sensibilité : nous ne portons plus attention à la «nature», nous y sommes devenus insensibles, d'où le besoin d'une nouvelle terminologie - le vivant.

Pour Morizot, il faut le ramener dans la discussion. En changeant le vocabulaire, on peut tout d'abord espérer s'éloigner du paradigme occidental moderne, mais surtout et là est le point crucial pour Morizot : ramener les deux mondes ensemble, réaliser qu'ils ne font en fait qu'un. Il souligne notre interdépendance aux autres vivants, qui peut être oubliée. Pour moi, le meilleur exemple est l'air que l'on respire, qui est produit par les micro-organismes dans





les océans et les végétaux – s'ils disparaissaient soudainement de la surface de la Terre, nous pourrions nous attendre à ne survivre qu'une seule semaine, après quoi il n'y aurait plus assez d'oxygène dans l'atmosphère (c'est fou quand même). Il souligne aussi le travail des abeilles, qui produisent le printemps. Il ne fait pas qu'arriver, il est produit.

Il me semble qu'on peut ainsi voir tout son monde d'un œil différent - et c'est ce qui est magique à propos de ce livre. Morizot nous donne à voir que nous sommes carrément inséparables des autres vivants. C'est pourquoi on devrait donner des égards aux territoires que l'on habite. Il faut «être à hauteur de vivant», comme dit Morizot, et arrêter de nous considérer comme une catégorie à part (ou même, disons-le, de considérer que nous sommes «supérieurs» aux autres êtres qui nous entourent).

Enfin, dans un contexte plus politique qui pourrait plaire au type de lecteur.ice auquel je m'adresse, j'aimerais présenter le rôle de «diplomate des interdépendances» de l'auteur. Loin de l'idée d'avoir des porte-parole pour défendre les intérêts de chaque parti, ce rôle impliquerait de porter attention à la relation entre les partis, à toujours mettre en lumière leur interdépendance. Ce type de rôle serait à mon avis très intéressant à considérer si l'on souhaite vraiment entrer dans une nouvelle ère de considération envers le vivant, notre «environnement», comme on le dit souvent. Si on veut, en somme, vraiment essayer de «sauver la planète».

Un dernier mot là-dessus : on ne peut pas «sauver la planète», malheureusement. Elle sera là, peu importe. Il faudrait peut-être plutôt dire, sauver la Terre, le vivant. Je pense que cette formulation en particulier montre notre incompréhension générale du problème en soi. Je ne dis pas que je comprends, mais que Morizot est certainement un philosophe génial si l'on veut mieux comprendre et commencer à vraiment faire attention.

Je n'ai pas pu dire tout ce que j'aurais voulu à propos de ce livre, je n'aurai pu vous donner qu'un avant-goût. Je vous invite donc à le lire ! À titre de bonus, je vous conseille aussi son plus récent ouvrage nommé *L'inexploré*, où il donne un excellent exemple avec le castor.

'Poèmes sans titre'

Par Pierre-Luc Ouimet

27/10/2022

Devant tant de regards sur toi,
Portés croches, portés droits,
Nulle issue ni évacuation
Que de l'attente et de la délation.

Ça te fait triste et ne sait
Si l'automne te déteste
Les feuilles que tu lançais
Se sont introduites dans ta veste.

03/11/2022

Ce soir, j'ai voulu faire des efforts,
Essayer de passer à autre chose,
Débarquer à bon port.
Mais
Ce soir, j'étais tellement content
De rester accroché à toi, comme un bébé.
Mais ça dure jamais longtemps

Je suis pris entre deux corps,
Le tien et le mien.
Personne ne s'occupe de mon sort
Et sans toi, personne ne me tient.

24/11/2022

Le froid m'emporte.
La poésie est morte.
Plus rien ne me conforte.

Fatigué le soir,
Frappé de désespoir,
Tous mes projets foirent.

L'été, dis-moi quand
L'hiver foutra le camp
Avec son vent piquant.

J'imagine mal le printemps,
Les cheveux bouffants
Et les espoirs galants.

28/11/2022

Des couleurs multicolores s'emparent de ton regard.
Il m'échappe, puis s'égare.

Tes yeux plongent et se noient.
Pourquoi ne les poses-tu pas sur moi?

À l'horizon, le soleil fend l'air
Et tes yeux n'ont jamais été aussi beaux.
Dépose ton cellulaire
Et ne retenons plus nos regards cannibaux.

8/12/2022

C'est une beauté simple
Qui discerne le beau du laid.
Assise, jambes croisées,
Elle choisit ce qui lui plaît.

Sa bouche dit beaucoup
Mais sans qu'elle déblatère.
Elle s'étire par à-coups
Et embrume mes songes d'éther.

La seule chose qui la retient,
C'est son bracelet à son poignet,
Ses parents niais
Et son amante collée à son sein.



